N° 399 CINQ CENTIMES Dimanche 29 Décembre 1889

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 18
TOURCOING, rue Vente, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES. . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES. . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux Bureaux du Journal, à Lille, 51, rue Nationale, à PARIS, à l'Agence Audbourg, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES pour toute la BELGIQUE et la HOLLANDE, à la Société anonyme de publicité générale, 104, boulevard Anspach et 3, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

LA CRISE HOUILLÈRE

Nous avons publié hier les dépêches intéressantes qui nous sont adressées par notre correspondant de Charleroi, sur l'extension subite que vient de prendre la grève des ouvriers mineurs en Belgique. Plus de dix mille ouvriers des charbonnages de ce bassin important ont cessé de travailler, les laminoirs et la plupart des verreries se sont vues obligés d'arrêter leur fabrication.

Il est inutile d'insister sur les conséquences industrielles de cette crise qui pourrait avoir des effets aussi désastreux que ceux qui résulteraient d'une famine du blé, pour le moment notre région dont les approvisionnements sont assurés par la production des houillères du Nord et du Pas-de-Calais n'est pas sérieusement éprouvée, en revanche nos départements de l'Est traversent une phase délicate et critique. Leurs usines qui tirent presque la totalité des charbons qu'elles consomment de Sarrebruck et de la Belgique sont particulièrement menacées.

Dans le bassin de la Sarre la situation est des plus précaires et les manufactures lorraines s'en ressentent cruellement. La hausse a commencé en juin dernier, elle ne s'est pas ralentie depuis, les charbons qui valaient il y a sept mois 15 fr. 50, se cotent aujourd'hui à 24 et 25 fr. sans qu'on puisse même s'en procurer à ce prix.

A Nancy, les services municipaux sont obligés de payer 29 et 30 fr. les charbons nécessaires à leur consommation ; et les hospices de cette ville ont été contraints de traiter le 20 Décembre à raison de *trente-huit* francs la tonne. Dans ce dernier prix, il faut tenir compte bien entendu de l'augmentation considérable qui résulte des frais de transports et de batellerie.

Le désarroi est extrême et s'explique aisément.

A quelles causes faut-il attribuer cette crise exceptionnelle ? Il est probable que les évènements politiques et l'Exposition Universelle n'y ont point été étrangers.

A la fin de l'année 1888, les conservateurs, qui détiennent une grande partie de la fortune publique, ont cru réellement que des modifications profondes allaient se produire dans nos institutions, ils ont eu confiance dans l'étoile de M. Boulanger et ont compté sur son prestige pour faire la trouée annoncée par M. de Cassagnac et Arthur Meyer, ces prophètes. L'élection du 27 Janvier à Paris est venue confirmer ces hypothèses et ces espérances, aussi pendant plus d'une année, le parti réactionnaire s'est-il tenu, au point de vue de la production, sur la réserve la plus extrême et a-t-il borné ses affaires au strict nécessaire.

Si l'on songe, en outre, que l'instabilité des affaires, l'inconnu des événements qui allaient se produire avaient motivé des appréhensions assez naturelles chez les consommateurs, on comprendra que les transactions aient été fort limitées.

La débâcle boulangiste a réduit toutes ces chimères à leur juste valeur, la paix à l'intérieur et à l'extérieur n'est plus menacée, l'Exposition a provoqué un courant considérable et des relations plus étroites, la confiance n'a pas tardé à renaître, il a fallu entamer des travaux dont on avait différé l'exécution, d'où une avalanche de commandes qui devait infailliblement faire élever le prix des matières premières.

D'autre part l'Exposition ayant consommé une quantité considérable, de houille tant pour les voies ferrées que pour les innombrables travaux qu'elle a groupés, tous les stocks des compagnies se sont trouvés épuisés.

Les mineurs ont profité de cette situation pour demander une augmentation de salaire, qu'on ne pouvait plus leur refuser, personne ne doit songer à les en blâmer ils défendent leurs intérêts et s'emparent des circonstances favorables pour assurer le succès de leur cause, c'est un droit absolu et qu'on ne surait guère leur contester.

Dans le Nord et dans le Pas-de-Calais les compagnies minières ont accepté les conditions très justes et très modérés qui leur étaient imposées Ceci ne s'est point fait partout avec autant de bonne grâce et d'équité qu'il aurait été désirable et quelques compagnies ont cru devoir résister et se faire tirer l'oreille beaucoup plus qu'il n'aurait convenu. Mais enfin la pacification existe maintenant et l'on peut espérer qu'elle sera de quelque durée. Nous lui devons la situation relativement bonne dans laquelle se trouve notre région.

Mais si cette crise houillère exerce une influence dont on peut facilement apprécier la gravité sur le monde des affaires elle entraîne pour l'organisation militaire des nations des conséquences bien autrement redoutables.

Aujourd'hui qu'il s'agit de transporter en quelques jours, en quelques heures même par les chemins de fer des millions d'hommes sur des points déterminés, ainsi qu'un matériel colossal, le combustible est aussi précieux que les vivres et munitions. On se passerait plus facilement de cartouches que de charbon, or, on assure que cette crise a pris l'Allemagne au dépourvu et que si la guerre avait éclaté inopinément au commencement de l'automne la Prusse aurait été incapable d'effectuer ses mouvements de troupes.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'en ce moment le gouvernement allemand accable le mines belges de ses demandes, ce qui est loin de diminuer, comme on le pense bien, l'importance de la grève actuelle du Borinage qui prend par cela même des proportions européennes.

D'autre part l'Italie fort inquiète sur les ressources de son ravitaillement que les flottes françaises pourraient intercepter vient de commander cent mille tonnes de houille en Angleterre.

Partout, on le voit, la situation est critique et mérite d'être suivie avec intérêt.

Th. BERGÈS.

La Vente d'Henri Rochefort

Une campagne impayée. — Autorisation de vente du mobilier par le Conseil municipal de Paris.

Nous lisons dans le compte-rendu de la séance du Conseil municipal de Paris.

M. Despatys, rapporteur. — Messieurs, nous sommes saisis d'une demande tendant à la résiliation du bail d'une maison dite du Pont-de-Suresnes et située au Bois de Boulogne.

Cet immeuble a été loué, il y a trois ans, par M. de Rochefort-Lucay, aujourd'hui contumax.

A la suite de la condamnation prononcée contre lui, M. le Directeur des Domaines de la Seine, à qui revient l'administration de l'immeuble loué, a répondu à la ville, lui demandant le paiement de longs arriérés, qu'il n'avait pas de fonds disponibles à cet usage.

Il lui propose donc de résilier le bail à l'amiable à partir du 1er avril prochain.

Il sollicite subsidiairement de la Ville qu'elle ne s'ppose pas à la vente du mobilier de M. Rochefort, formant garantie, mobilier que les frais de garde et d'entretien rendent d'une conservation onéreuse.

Aucune difficulté ne paraît s'élever contre ces prétentions.

Nous vous prions donc d'autoriser le domaine à résilier le bail et de l'inviter en même temps à faire vendre à l'amiable le mobilier, pour parer au paiement des loyers passés, dont deux termes ont été acquittés d'avance.

Ces conclusions sont adoptées.

Un CONTRASTE

Noël impérial et Noël républicain

Berlin, 25 décembre. — *L'empereur a pu sortir pour se rendre avec l'impératrice Victoria et l'impératrice mère Augusta, dans le local du bataillon d'instruction, à Potsdam. Cinq grands arbres de Noël y avaient été dressés pour les trois fils aînés de l'empereur.*

Paris, 25 décembre. — *Cette après-midi, a eu lieu au Palais de l'Elysée, la fête donnée par Mme Carnot à quatre cents enfants pauvres, choisis dans les vingt arrondissements de Paris.*

D'une part, la Noël des souverains : de l'autre, celle de la France républicaine. Cinq grands arbres pour trois fils d'un empereur, — curieuse proportion mathématique ! — dix sapins couverts de jouets, de livres, de vêtements pour les quatre cents enfants les plus pauvres de Paris.

L'idée exquise et le sentiment délicat de Mme Carnot semblent encore rehaussés, si possible, par le contraste.

Dans une nation libre, bienfaisante, républicaine, aux jours de fête, de joie, on songe toujours qu'il y a des malheureux et des tristes.

Madame Carnot, dont la charité ne manque jamais une occasion de s'exercer avec ingéniosité, n'a pas failli à son devoir de présidente de la République. A elle de donner l'exemple aux femmes de France, à elle de soulager, de consoler, de guérir, de faire le bien : et c'est à ces nobles fonctions qu'elle occupe tous ses loisirs. Avant-hier, elle a encore relevé à nos yeux la bienfaisance française. *Fête de Noël républicaine !...*

Pendant ce temps-là, les Kronprinz, dans Postdam, se réjouissaient à eux trois autour de leurs cinq grands arbres ! *Fête de Noël impériale !*

LA LÉGENDE DE LA BUVETTE

On annonce que le Sénat vient de régler les comptes de sa buvette pour l'année 1888. Ils se soldent par un excédent d'un peu plus de quatorze mille francs qui vont être, en bonne partie tout au moins, distribués aux pauvres. Voilà une information qui paraît bien insignifiante. Elle mérite pourtant, dit le *Temcs*, d'être recommandée à l'attention des gens qui aiment à se forger de sottes légendes sur la vie parlementaire et à ceux qui en encouragent sciemment la propagation.

Notre confrère donne à ce sujet les renseignements intéressants qui suivent :

— Un des boulangistes dont l'élection a annulée il y a quelques jours, un personnage qui a continué de se considérer comme le centre du monde et de satisfaire la curiosité qu'il attribue au public en lui narrant ses plus menues affaires personnelles, à jugé a propos de s'étendre sur la façon dont on lui a réglé son compte.

Ce n'est pas lui, bien sur, qui déclamera contre les vingt-cinq francs par jour. Il se montre même surpris et scandalisé qu'on ne lui ait comptés que jusqu'au jour où il a cessé d'être admis à siéger. Il s'était flatté, paraît-il, qu'on arrondirait la somme en lui payant quelques journées supplémentaires à titre de gratification. Il oublie, ou peut-être ignore-t-il, que les députés invalidés n'ont pas toujours été traités aussi favorablement.

Il y eut un temps où le payement de l'indemnité législative était considéré comme suspendu jusqu'à validation complète ; dans tous les cas, l'annulation de l'élection faisait tomber tout droit à une réclamation quelconque. Il n'y a guère que dix ans que la jurisprudence de la Chambre a été fixée en sens contraire, en vertu de ce raisonnement : Il est possible qu'on ait fait erreur en proclamant que tel persoonnage était chargé de la besogne législative ; mais comme en réalité, c'est lui qui l'a faite, il peut toucher l'indemnité qui y est attachée jusqu'au jour où l'erreur est déclarée.

Mais alors, notre invalidé s'indigne qu'on lui ait retenu les cinq francs d'usage pour la buvette. Il a eu peine à supporter la pensée que, pendant les trois jours de séance qui restaient pour arriver à la fin de la session, ses collègues de la veille allaient se rafraichir « à ses frais. »

La Chambre aurait été, à coup sûr, réduite à une lamentable extrémité s'il ne lui fut resté pour étancher sa soif qu'à partager le restant des cent sous de ce collègue éphémère. Mais qu'il se console, ajoute le *Temps*, s'il n'a bu sa part, personne ne l'achèvera et ce seront simplement quelques menues pièces de monnaie de plus qui iront au bureau de bienfaisance de l'arrondissement ou à quelque autre institution charitable.

La buvette dans les deux Chambres est entretenue par une cotisation de cinq francs par mois abandonnée par chacun de leurs membres. Comptez combien le Sénat a de membres, et vous verrez que que cela ne peut pas produire plus de dix-huit mille francs au maximum ; pour que ce maximum ; pour que ce maximum fut atteint, il faudrait que cette assemblée fut toujours au complet de ses trois cents membres, et qu'il n'y eut nul intervalle entre le décès ou la démission d'un sénateur et son remplacement. C'est donc sur un budget de moins de dixhuit mille francs qu'il reste en clôture d'exercice plus de quatorze mille francs inemployés. Si l'on songe qu'il y a un personnel de service et que l'entrepreneur trouve, comme il est juste, son bénéfice, on voit tout de suite xuelles orgies cela suppose.

A la Chambre des députés, où les séances sont notablement plus fréquentes et sont plus souvent prolongées, l'excédent est moindre, mais il avoisine couramment dix mille francs. Cela n'empêche pas les plaisants de répéter que députés et sénateurs passent leur temps à la buvette : c'est une chose bien connue, et les boulangistes se flattent de porter un coup terrible aux institution parlementaires en donnant leur appui à cette vieille facétie.

On raconte bien qu'il y a eu un temps, et ce n'est peut-être pas celui où le parlementarisme était le plus en honneur, où les buvettes étant entretenues par le budget, il s'y étalait un choix de victuailles qui permettait de luncher très confortablement.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans l'état de choses actuel, on pourrait difficilement faire un plus mauvais choix, si l'on cherchait un endroit, non pas pour y passer sa vie, mais pour s'y attarder. Quand on y a pris debout un bol de bouillon ou mince sandwich arrosé d'un verre de bière, on a hâte d'en sortir. Les salles vraiment fréquentées dans les environs de la salle des séances, ce sont celles où l'on fait son courrier, parce qu'on n'est jamais au bout de la correspondance avec les électeurs et avec les administrations en faveur des électeurs.

Le *Temps* poursuit ainsi son étude sur la légende de la buvette :

On peut faire bien des critiques au sujet du travail législatif, et ce n'est pas ici le lieu de dire ce qu'elles contiennent de fondé ou d'excessif ; mais il faut renoncer à rendre la buvette responsable des pertes de temps.

Ce n'est point un lieu propice à la flânerie, et il y a toutes sortes d'endroits où se dépense plus réellement le temps dérobé à la préparation et à la confection des lois, et même les législateurs les moins ennemis d'un rafraîchissement gardent volontiers leur soif, quand elle n'est pas trop pressante, pour aller la passer dans quelque endroit moins morose.

Personne ne le sait mieux que quelques-uns de ceux qui se plaisent à entretenir la légende et à prendre leur part des plaisanteries faciles.

Que conclure ? Disons avec notre confrère parisien que si l'on n'avait pas fait, dans la campagne électorale, d'autres libations que celles qui se passent là, il est à supposer que la vérification des pouvoirs serait moins laborieuse.

LE FUSIL ALLEMAND

Arme à répétition. — Le système des pièces d'artillerie

L'armée allemande va être définitivement pourvue d'un nouveau fusil à répétition.

Le canon du nouveau fusil est fabriqué d'après le même système que les pièces d'artillerie, c'est-à-dire que, sur le canon intérieur du fusil, chauffé au rouge, est adaptée une seconde enveloppe, ce qui rend le canon plus résistant et l'échauffement du tir moins facile.

Le magasin du fusil reçoit à chaque chargement un chassis en cuivre contenant cinq cartouches. Au cinquième coup, le châssis tombe automatiquement par terre. Les projectiles ont une âme en plomb contenue dans une enveloppe en nickel. La portée totale est de 3,800 mètres.

La Révolution au Brésil

Une note officielle de la légation. — Pas de troubles

La légation du Brésil à Paris communique à la presse une dépêche du Ministre des Finances du gouvernement provisoire, en date du 25 décembre, démentant formellement qu'il y ait eu des troubles dans le pays.

Il est faux également, dit la dépêche, que la maladie du général Déodoro de Fonséca se soit aggravée ; il y a, au contraire, une amélioration constante dans sa maladie ancienne, et son médecin considère son rétablissement comme certain.

En tous cas, le sort de la révolution, aujourd'hui acceptée par le pays entier, ne dépend pas de la vie d'un homme, quelque précieuse qu'elle soit.

Dans l'armée même, la révolution compte d'autres chefs du plus grand prestige, qui ne lui sont pas moins dévoués.

Toutes les opinions politiques ici, ont accueilli avec enthousiasme, la convocation de la Constituante, parce qu'elles considèrent que par cet acte, l'existence de la République est définitivement assurée.

Tenez-vous en garde contre les fabricants de fausses nouvelles.

Signé : RUY BARBOSA,
Ministre des Finances.

NOS DÉPÊCHES

*Service spécial télégraphique et téléphonique de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing

CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Paris, 27 décembre. — Le conseil de l'instruction publique a tenu ce matin sa 2e séance sous la présidence de M. Fallières ; il a examiné et adopté :

1° Le projet de décret concernant les certificats d'études de législation algérienne et de droit musulman institués pour l'Algérie.

2° Un projet de décret étendant aux élèves de 3e année de l'école de droit d'Alger les dispositions du décret du 27 décembre 1881 relatives au concours annuel dans les facultés de droit.

Le conseil a ensuite examiné diverses affaires de contentieux ; enfin, il s'est occupé d'examiner le projet concernant la discipline dans les établissements secondaires.

Le conseil se réunira demain matin.

MOUVEMENT ADMINISTRATIF

Paris, 27 décembre. — Le décret nommant M. Saisset-Schneider, actuellement préfet du Nord, conseiller d'Etat en service ordinaire, paraitra dimanche à l'*Officiel*.

Le mouvement administratif ne sera signé qu'après le retour de M. Constans.

UNE GRAVE ACCUSATION

Paris, 27 décembre. — On lit dans l'*Indépendance tonkinoise* du 19 novembre :

Jeudi dernier un mandat d'amener était lancé contre M. Bancal, directeur de la société des docks d'Haï-Phong, conseiller municipal, vice-président de la Chambre de commerce, l'un des hommes les plus en vue et les plus généralement estimés de Haï-Phong.

Il n'était question de rien moins que de contrebande d'armes.

M. Bancal fut arrêté chez lui et conduit par le commissaire de police et deux gendarmes au cabinet du juge d'instruction. Après un long interrogatoire, il fut remis en liberté.

Le général Négrier à la frontière

Paris, 27 décembre. — Le premier février prochain, le général Logerot, ancien ministre de la guerre du premier cabinet de M. Carnot, commandant le 7e corps à Besançon est atteint par la limite d'âge. Il aura pour successeur le général de Négrier, qui quittera à cette date le 11e corps à Nantes.

LES ÉLECTIONS PROCHAINES

Paris, 27 décembre. — On annonce que M. Péan, vice-président du conseil général de la Seine, pose sa candidature radicale à Pantin, contre M. Rigaut, républicain radical, et M. Goussot, boulangiste.

Dans la deuxième circonscription de Poitiers, M. Dupuytren, député invalidé, se représente contre M. Bazille, républicain ; conseiller général de la Vienne, et avocat à la cour de cassation.

Toulouse, 27 décembre. — C'est demain samedi que se réunira à Toulouse le congrès des électeurs sénatoriaux républicains en vue de l'élection qui aura lieu dimanche.

Il s'agit, on le sait, de désigner un successeur à M. Feral, décédé.

BULLETIN FINANCIER

Paris, 27 décembre.

Le marché a manifesté aujourd'hui des dispositions plus calmes, les cours n'ont pas fait de nouveaux progrès quelques-uns même ont fléchi, notamment ceux des valeurs étrangères.

Les nouvelles qui nous parviennent des places allemandes font prévoir une liquidation laborieuse et des reports très élevés.

Nos Rentes n'ont pas conservé les hauts cours pratiques dans la séance d'hier.

Le 3 0/0 revient à 87.70.
L'Amortissable à 92.40.
Le 4 1/2 105.90.
Le Crédit Foncier a peu varié à 1336.25.
La Banque de Paris clôture à 785.
Le Crédit Lyonnais est à 691.25.
La Société Générale à 465.25. La Banque d'Escompte à 522.50.

Les fonds étrangers laissent à désirer comme tenue et comme affaires.

L'Italien est lourd à 95.55.
Le Turc cote 17.65.
Le Hongrois 88 1/4.
Le Portugais 3 0/0 65 3/4.
L'Extérieure a baissé de 73.34.

On dit que l'émission des Bons du Trésor n'a pas été couverte.

Le Suez cloture à 2320.
Le Panama à 72.50.

Rappelons que c'est aujourd'hui que clotûre aux guichets de la Société générale l'émission des obligations au Gouvernement royal de Madagascar. Ces obligations émises à 500 fr. rapportent 30 rf. payables par trimestre.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

LES ALLEMANDS A ZANZIBAR

Attaque de Bagayomo

Berlin, 27 décembre. — On télégraphie de Zanzibar que les partisans de Buchiri, qui a été pendu par les Allemands il y a neuf jours, ont attaqué Bagamoyo.

Le combat a été acharné.

Les détails manquent.

Conflits entre blancs et nègres

New-York, 27 décembre. — De terribles conflits ont éclaté dans les Etats du Sud, entre les blancs et les nègres.

A Jesup, dans la Georgie, une émeute sanglante a eu lieu hier, à la suite d'une bagarre dans une maison de jeu. Huit nègres et deux blancs ont été tués.

Les blancs, munis d'armes supérieures à celles que possédaient leurs adversaires, ont refoulé les nègres dans les bas quartiers de la ville. On craint de nouveaux troubles.

A Augusta a éclaté une émeute du même genre à la suite de l'arrestation d'un nègre. Il y a eu un nègre tué.

Enfin, on signale également des troubles à Barnesville. Les nègres n'ont pu résister à leurs assaillants munis cependant de revolvers. Trois nègres ont été tués et plusieurs blessés.

Ces conflits de race produisent une grande sensation aux Etats-Unis.

INCENDIES A LONDRES

Londres, 27 décembre. — Plusieurs incendies ont eu lieu hier à Londres. L'un d'eux, dans le Strand, au restaurant Gatti et Rodesano, avait rassemblé une foule énorme. Un homme a dû se jeter par la fenêtre d'un des étages de la maison ; ses blessures,

---

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 58

LA PETITE MIONNE

DEUXIÈME PARTIE

LES DÉSESPÉRÉS

XIV

LE PÈRE CAMÉLÉON

C'était le dimanche, dans l'après-midi. Le temps était superbe. Il y avait foule sur les boulevards extérieurs, surtout depuis la place Blanche jusqu'aux abords du magnifique parc de la butte Chaumont, qui était lui-même envahi par des groupes nombreux de joyeux promeneurs.

De toutes les rues des anciennes communes annexées descendaient, en longues files, des hommes, des femmes, des enfants, dont le flot se déversait sur ce large espace ensoleillé et planté d'arbres, où se trouvait encore il y a trente ans, le mur d'enceinte de Paris.

Pour le promeneur, qui, s'éloignant des boulevards extérieurs serait descendu vers le centre de la ville, le contraste eût été frappant : il aurait vu ces grandes rues populeuses si animées, si pleines de mouvement et de bruit dans la semaine, presque désertes,

C'est que le dimanche, en été, quand la journée est belle, la grande population ouvrière, qui a besoin d'air et de soleil, s'éloigne des quartiers où elle parquée pendant les jours consacrés au travail. Les Parisiens ne sont plus à Paris, ils sont aux champs, partout où l'on respire à l'aise, où il y a des arbres, des coins de verdure, enfin des émanations champêtres et forestières qui changent des odeurs de Paris.

Les boulevards extérieurs et les squares du centre sont pour ceux qui ne peuvent aller loin ; les autres, la masse, se précipitent vers les bois de Boulogne et de Vincennes, les bords de la Marne et de la Seine, hors la ville ; en un mot, c'est l'invasion du peuple de Paris dans toute la banlieue

Si Paris, sans s'arrêter un instant, va toujours en s'agrandissant, si de vastes terrains comme les plaines de Courcelles et Monceaux, qui étaient naguère encore des champs cultivés par les maraichers, sont aujourd'hui sillonnés de larges rues bordées de belles et hautes maisons que le luxe moderne fait ressembler à des palais ; si l'on parle de supprimer les fortifications pour que la grand ville ne se sente plus gênée dans sa ceinture, on remarque la même activité pour la construction d'habitations dans la banlieue.

Là où il y avait il y a quarante ans, des cultures de plantes potagères, on a vu sortir de terre, comme poussent des arbustes, de très importantes communes : Levallois, Champ-Perret, Bois-Colombes, Alfortville, etc., Asnières, à quelques minutes de Paris, autrefois une petite commune de culivateurs, est devenue une ville superbe.

Partout, dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, les communes s'agrandissent et leur population augmente dans des proportions considérables. D'où vient cela, puisque la population en France reste stationnaire et même tend à diminuer ? C'est que de toutes nos provinces on accourt à Paris, croyant y trouver la fortune ; c'est que toujours hospitalière et généreuse, la France reste ouverte à tous les étrangers qui ne trouvent pas à vivre chez eux, qu'ils viennent d'Italie ou d'Espagne, de Belgique ou d'Allemagne. Ce sont les trop nombreux émigrants de nos départements et les étrangers de tomtes les nations, qu'il faut compter par centaines de mille, qui chassent de Paris les Parisiens. Et ceux-ci deviennent habitants des communes suburbaines.

D'un autre côté, la soif du bien-être, l'émulation dans le désir de paraître, de briller, a gagné toutes les classes de la société ; il n'y a pas de petit commerçant qui, voyant la prospérité de ses affaires ne tienne à avoir, près de Paris, sa maison de campagne et son petit jardin. C'est là, que du samedi soir, au lundi matin, il vient se reposer du travail de la semaine en compagnie de quelques amis, où il est fier de montrer le carré de terre où il a un abricotier, un cerisier, un pommier un poirier, quelques plants de vigne, une planche de fraisiers où il a fait planter des artichauts et des choux et semer des carottes, des oignons et de la salade.

Ah ! il est loin de nous, le temps des petits rentiers du Marais. C'était des commerçants de Paris, qui très favorisés, s'étaient trouvés très heureux de se retirer avec six, huit ou dix mille livres de rentes, aorès quarante ans de travail, sans avoir un seul jour déserté le comptoir.

Tout change, tout se transforme. Voilà le progrès ! Malheureusement, plus on a, plus on veut posséder, on ne sait plus se contenter. Le luxe chez les petits devient une plaie ; il faut à l'ouvrière des bracelets aux poignets, des brillants aux oreilles de la demoiselle de boutique.

L'ouvrier qui se plaint ne se souvient pas comment son père a pu l'élever ; il jalouse le capital sans songer que le capital est acquis par le travail. Combien de capitalistes de nos jours ont commencé par être ouvriers !

Si vous voulez vivre, si vous voulez, travaillez. C'est la loi commune. Mais qu'on ne jette pas le samedi soir sur les comptoirs d'étain la moitié de la paye de la quinzaine. La paye de la quinzaine, c'est le sourire de la femme qui attend, c'est le pain des enfants !

Pas de songes creux, pas de revendications absurdes ; fermons l'oreille au discours de ces beaux parleurs, de ces faux ouvriers qui n'aime pas le travail, qui demant en hurlant du travail ou du pain, et sur lesquels on trouve, caché dans leurs poches, de l'or.

Le travail, tout par le travail et rien que par le travail !

Les étrangers semblent vouloir nous écraser par la concurrence ; ils seront impuissants, car nous sommes défendus par le génie de notre industrie. Ouvriers, mes amis, on vous provoque à cette lutte pacifique du travail ; eh bien, à l'œuvre tous et prouvez une fois de plus que les ouvriers français sont toujours les premiers ouvrirs du monde !

Comme nous l'avons dit, les promeneurs étaient nombreux sur les boulevards extérieurs.

De distance en distance, un manège de chevaux de bois, la joie des enfants, tournait au son de la musique d'une orgue de barbarie. D'autres industriels de la rue, acrobates, teneurs de jeux, marchands de gaufres ou de macarons, faisaient leur métier en plein air.

On ne voit d'ordinaire ces nomades que sur les chams de foires ; s'il en reste quelques-uns à Paris sans qu'il y ait fête publique, c'est grâce à une autorisation spéciale de la préfecture de police. Evidemment les autorités méritent la faveur dont ils sont l'objet. Et puis il faut bien que tout le monde vive.

Sur le boulevard de La Chapelle, un grand cercle ovale s'était formé autour de quatre grands gaillard en maillot, aux membres musculeux, aux reins solides. Trois d'entre eux se livraient à des exercices d'équilibre et de dislocation des plus intéressants, à en juger par les applaudissements dont chaque tour terminé était salué ; l'autre, une sorte d'Hercule, ayant des manchettes de cuir serrant ses poignets, jouait avec des poids de vingt kilos comme un enfant de douze ans avec un bilboquet.

La troupe ambulante se composait d'un cinquième personage qui paraissait avoir une soixantaine d'années. Il ne portait pas un maillot comme ses compagnons ; mais il avait près de lui, sur une toile servant d'enveloppe, un assortiment de vestes, de gilets et de coiffures bizarres, depuis la calotte mauresque couverte de broderies d'or jusqu'à la perruque des Iroquois.

C'était un Jocrisse, un paillasse dont tout le travail consiste à foire rire le public, à l'amuser, à le retenir pendant les instants de repos de ses camarades, et aussi à augmenter le nombre des spectateurs en forçant par ses lazzis et ses grimaces les passants à s'arrêter.

Certes, ce vieillard n'était pas le moins applaudi des cinq. Habile sur l'art de se grimer en un instant il changeait de costume, de physionomie, de visage et devenait un nouveau personnage. Il parlait l'allemand, l'italien, l'espagnol et même un peu le grec byzantin. En l'écoutant, on riait à se tordre ; on se bousculait, on se haussait pour mieux voir ses grimaces, et, quand à son tour, il faisait la quête, les gros et les petits sous tombaient drus dans la calotte mauresque.

Car avrès chaque exercice de force et de souplesse du corps :

« Mesdrmes et messieurs, disait-il, nous allons nous permettre de faire le tour de l'aimable société ; donnez-nous le plus que vous pourrez ; excepté des coups de pied et des coups de bâton, nous acceptons tout, depuis le centime jusq'à la pièce de vingt francs. Fouillez dans vos poches. Se travail que nous faisons devant vous est notre gagne-pain. Il faut que nous mangions, pas vrai ? Encouragez-nous, messieurs et dames. Vous allez voir : c'est de plus fort en plus fort.

Après une des bonnes facéties du Paillasse ou après un de ses discours aux spectateurs assaisonnés à sa manière, les gamins criaient :

— C'est père Caméléon !

— Bravo père Caméléon !

Drsons qu'il y avait là, formrnt le cercle, plus de trois cents personnes.

Au nombre de ces spectateurs, mis en bonne humeur par la verve étonnante et intarrissable du vieux Paillasse, se trouvait M. Florentin Broussel.

Que faisait-il là ?

Il passait ; il entendit un amusant calembour du Paillasse et s'arrête : il vit l'homme et, comme les autres, il s'approcha pour écouter ses drôleries.

Ce que ce vieillard dissit, non sans esprit, sa bonne diction de comédien, son langage correct, ses gestes, ses changements de figure, les quatre à cinq langues qu'il parlait assez bien pour qu'on le comprît, tout cela intéressait M. Broussel et piquait sa curiosité.

Sans savoir pourquoi, ce pauvre diable vêtu d'oripeaux, qui se faesait laid à plaisir pour amusez et faire rire, lui inspirait une profonde pitié et faisait naître en lui la sympathie.

D'ailleurs, ce misérable saltimbanque avait en lui quelque chose qui prévenait en sa faveur. Qu'était-ce ? On n'aurait pu le dire au juste.

C'était u mélange de dignité, d'humilité, de souffrance contenue, de douceur et de bonté. Enfin il suffisait de le voir pour être prêt à s'écrier :

— Celui-là est un déclassé, mais un honnêt homme !

M. Florentin Brousel était resté, il ne s'en alla point. La séance terminée, il était encore là. Il vit l'un des hommes, le chef de la petite troupe, sans doute, compter la recette, puis mettre une poignée de sous dans la main du vieillard.

Celui-ci avait endossé un vieux paletot, s'était coiffé d'un chapeau de paille jaunie et, après les avoir pliés avec soin, avait serré ses divers costume dans leur enveloppe.

Ayant reçu sa monnaie de cuivre, il mit le paquet sous son bras et s'éloigna rapidement dans la direction de Montmartre, suivi pendant quelques instants par une vingtaine de gamins, qui lui criaient :

— Bonsoir, père Caméléon, à revoir, père Caméléon !

M. Florentin Brousel avait, lui aussi, marché sur les pas du vieux saltimbanque. Il le rejoignit et l'accosta à la hauteur de Eagenta.

— Mon brave homme, lui dit-il, vous allez d'un bon pas ; êtes-vous donc si pressé ?

Le vieillard se retourna brusquement, arrêta son regard sur son interlocuteur et sourit.

— Ah ! vous me connaissez ?

— Oui, msnsieur ; vous étiez là-bas, tout près de moi, quand je débitais mes bêtises.

— Mon brave, vous parlez avec trop de dédain des choses sensées, intéressantes et parfois fort curieuses que vous dites.

— Peuh ! fit le bonhomme.

— Je vous ai écouté avec grand plaisir.

— Enchanté, monsieur, d'avoir su vous amuser un instant.

— Où allez-vous de ce pas ?

— Chez moi.

— Vous demeurez par ici ?

— A Montmartre.

— Est-ce que vous êtes à l'heure pour rentrer ?

— Pas précisément ; mais pour tout le monde l'heure du diner approche.

(*A suivre*) EMILE RICHEBOURG.